

Louis Muhlstock

Rodolphe de Repentigny

Number 16, Fall 1959

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26438ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

de Repentigny, R. (1959). Louis Muhlstock. *Vie des Arts*, (16), 10–15.



LOUIS MUHLSTOCK

par

Rodolphe de Repentigny †

Représentant d'une espèce des plus rares, le peintre indépendant, Louis Muhlstock est pourtant le plus abordable des artistes. C'est que s'il est indépendant de contingences comme l'adhérence à une tendance particulière, ou l'exigeant métier de l'enseignement, il s'est montré, tant dans son art que dans ses rapports sociaux, extrêmement ouvert à tout ce qui se passe autour de lui. Mais si rien d'humain ne lui est étranger, comme l'a dit le poète, Muhlstock s'affirme par contre plein de raffinement dans son choix, dans sa prédilection, et son art, encore une fois, transmet les signes de cette démarche qui progresse, non par formules démonstratives péremptoi-res, mais par mouvements délicats, comme ceux d'un interlocuteur qui cherche, dans une conversation, à faire émerger quelque vérité intuitive.

Louis Muhlstock, comme la plupart des jeunes peintres, partit pour Paris alors qu'il avait un peu plus de vingt ans. Il garde

GROSSESSE. (1947) *Un des dessins que l'artiste situe parmi ses meilleurs. L'être-au-monde sans fard ni voiles, au sens essentiel. Collection de M. et Mme Harold Shapiro, Montréal. Photo Marantow, chez Dupuis Frères.*



LA RUELE LEDUC. (1950). Huile. 26" x 30". L'artiste se retrouve aussi dans les quartiers vétustes, en face des maisons couleur du temps.

de cette époque un tableau peint en Bretagne, où l'on trouve déjà l'expression par les accords sensibles. L'on sent que, comme James Wilson Morrice, à qui il ressemble par certains aspects de son art, Muhlstock eût pu passer la plus grande partie de sa vie en France. Pourtant, comme cela arrive assez

régulièrement, le destin joua sa carte décisive sous la forme d'un câblogramme annonçant la mort probable d'un proche parent. Et brisant l'enchantement — car l'on sent dans ses paroles à quel point l'Europe l'avait enchanté — le peintre revint au Canada. « Pendant plusieurs années j'ai tenu à

mon billet de retour — mais l'on était en pleine dépression, et je ne pus retrouver les moyens d'aller vivre là-bas. Il n'y avait pas de bourses pour les peintres à cette époque.»

Mais est-ce à dire que Muhlstock déconsidère le Canada comme milieu pour les artistes ? Loin de là — je l'ai déjà vu furieux parce qu'un autre peintre lui avait dit ne pas comprendre pourquoi un artiste pouvait vouloir vivre au Canada, «un vrai désert ici, il n'y a que l'Europe, vous savez !» Pour être de cet avis, me dit Muhlstock, il faut que l'art soit une chose morte, faite des mêmes gestes indéfiniment reproduits. « Pour n'importe quel artiste, le Canada offre une infinité de possibilités — et s'il veut faire un art figuratif, rien ne l'oblige à se cantonner aux paysages inhabités du grand nord.»

Peu après son retour au pays, Muhlstock fit la connaissance d'un groupe de jeunes écrivains qui ont joué un rôle important dans le développement de la vie culturelle locale. « Je me suis lié d'amitié



avec Robert Elie, Jean Lemoyne, François Rinfret, St-Denis Garneau. Les longues conversations, la musique — par les disques surtout, le contact avec des esprits qui cherchaient au delà des apparences — firent de cette période, une des plus belles de ma vie. La mort de l'un, l'engagement des autres dans des travaux absorbants nous séparèrent.»

Par la suite aussi il y eût la Société d'art contemporain, à la fondation de laquelle Muhlstock participa avec John Lyman et plusieurs autres. « Cet effort pour faire mieux accueillir l'art des jeu-

nes se poursuivait sans trop de heurts jusqu'à ce que Borduas et Pellan s'y affrontent, partageant la Société en deux camps, et préparant sa dissolution.»

Et à quoi travaille notre peintre pendant ces années où le nouvel art canadien sortait de terre ? Choses et gens ont pour lui une vie particulière, une vérité — bien qu'il n'emploie pas ce mot — avec laquelle l'artiste cherche à établir un contact. « Toujours je me suis attaché à un objet, passionnément » — pardon, voilà une autre expression que Muhlstock n'emploie pas; il



Ci-dessus : deux tableaux non-figuratifs, où la couleur est explosion de la joie de peindre.

Ci-contre : CHÈVRE. Dessin au fusain. Les faons et aussi les jeunes chèvres fascinent Louis Muhlstock, qui trouve là une occasion d'exprimer d'un seul trait une réalité vécue. Appartient au révérend Philip G. McCready, Toronto.



L'OISEAU MORT. 8" x 10".
Appartient à l'artiste.

A droite : Brindille d'avoine.
Lavis au pinceau chinois.

Ce dialogue avec Louis Muhlstock, Rodolphe de Repentigny l'écrivit pour *Vie des Arts* à son retour de New-York, juste avant son départ pour les Rocheuses. Ce fut peut-être le dernier de ses écrits sur un peintre. Cette disparition prématurée prive notre monde des arts d'une collaboration qui fut plus que de la critique. Son jugement, étayé par une sensibilité, une intuition à fleur de peau, fut d'une sincérité jamais entamée qui en fit le champion de l'art vivant pour sa valeur intrinsèque, où qu'il prenne racine.



dirait plutôt, simplement, « j'ai voulu vivre avec ceci ou cela, » et de cette patiente connaissance des gens, des choses et du monde est sorti le climat particulier de son art.

Il me parle d'abord de sa période des hôpitaux, vers 1932. « J'allais m'asseoir dans les salles d'attente, je regardais les malades, je visitais les salles publiques. » Il n'y a pourtant rien du clinicien, de l'analyste à froid chez Muhlstock. L'on perçoit facilement que c'est par un besoin de comprendre ce qui attirait sa sympathie, qu'il se livrait à cette contemplation. C'est d'ailleurs à même son émotion que le peintre digne de ce nom, quel qu'il soit par tendance, élabore son oeuvre. Et chez Muhlstock l'on a une occasion, assez unique, de voir le sujet de l'émotion et la tentative du peintre pour s'identifier avec lui.

S'identifier ? Non, pas tout à fait, mais trouver ce que l'on pourrait appeler la ligne de vie, la ligne de vérité. Il suffit de laisser parler le peintre de ses dessins d'animaux pour comprendre quelque chose de son attitude : « Dans ce dessin d'un jeune faon du parc Lafontaine : c'est après plusieurs minutes que j'ai vu la ligne qui me captivait — j'ai pris mon carnet et le premier bout de crayon venu et en quelques instants j'avais complété le dessin. C'est cette ligne-là » — et il indique la gracieuse arabesque du dos et du cou — « que j'ai pu ainsi découvrir. » Muhlstock considère que les dessins ainsi exécutés sur l'impulsion du moment sont plus intéressants que ceux repris plus consciemment en atelier. Il me montre un pastel d'un sujet semblable, travaillé plus posément : « C'est moins vivant. »

Un autre monde où Muhlstock a voulu aborder est celui des ou-

vriers d'industrie lourde. « C'était pendant la guerre et je me suis mis à fréquenter les chantiers maritimes. Je passais des heures à regarder travailler les ouvriers. Un jour j'ai compris que pour le peintre une technique toute différente devait être utilisée — aussi dans mes dessins et mes peintures de cette période le trait est plus abrupte, la lumière moins fine, l'objet plus approximatif et la couleur aussi est plus lourde, plus dense. »

Il y eût ensuite une période où Muhlstock s'arrêtait longuement dans les sous-bois, « Dans ces tableaux, que j'ai faits sur place, je n'ai pas voulu peindre un objet idéalisé, mais l'extraordinaire changement de lumière et de couleurs que l'on peut observer avec quelque patience. » Tableaux qui semblent bien conventionnels par certains aspects mais qui dans leur intimité racontent secrètement un processus dont l'artiste a fait pour quelques instants partie.

« Pendant un temps je me suis également intéressé aux vieux meubles délabrés, aux démolitions; j'allais m'asseoir dans de vieux hangars pour sentir ce qui se passait dans le silence. »

L'on finit ainsi par comprendre la raison d'être de certains tableaux de Muhlstock qui semblent particulièrement ingrats. Toute l'essentielle différence d'avec la banalité y est dite à voix basse, et ces tableaux sont de véritables « understatements » — en ce sens Muhlstock se montre plus poète que peintre, car c'est la dimension du temps qui est capitale dans ces tableaux.

Quand à son indépendance par rapport aux cloisonnements historico-esthétiques, Muhlstock en a donné une excellente démonstration il y a quelques années en commençant une longue série de tableaux

qu'il appelle lui-même « my non-objectives. » Il ne faut pourtant pas croire qu'il s'agisse de tableaux dans la tradition de la peinture abstraite de 1925-30. Au contraire, il y a de nombreux liens entre ces petits tableaux et les oeuvres non-figuratives de quelques peintres surréalistes — nos propres automatisés, par exemple. La plupart donnent l'impression de fragments d'univers imaginaires, ou de perceptions à l'intérieur de mondes microscopiques. Mais là je dépasse les intentions du peintre, car lui-même se défend bien de donner des titres à ces tableaux. « Si l'on ne veut pas de sujet dans un tableau, et si l'on préfère que le public n'en cherche pas, alors pourquoi donner un titre ? » En effet, pourquoi ?

Parlant de ses « non-objectives », Muhlstock nous dit : « J'ai voulu laisser parler les couleurs de ma palette entre elles. » C'est un fait que dans ces tableaux, ce sont les couleurs qui sont toute l'aventure visuelle. Le peintre ajoute : « Mes tableaux sont bien petits — mais si je les faisais plus grands ils ne contiendraient rien de plus. » Qu'opposer à cette sagesse ?

Me montrant le jardin de son nouvel atelier, où les oiseaux qu'il aime viennent boire à des abreuvoirs improvisés, Muhlstock fait une remarque qui révèle bien comment l'homme est tout un avec son art : « J'ai fait une grave erreur, qui me cause beaucoup de regrets. Vous voyez cette porte en bois » — et il indique une sorte de petit garage au fond de la cour — « Quel affreux vert neuf, sans vie, sans histoire ! Quand je suis arrivé ici elle était pelée, grisonnante — et c'est moi-même qui l'ai fait peindre !... »

Heureux homme qui se rend compte des « erreurs » de ce genre.

